

ALEX LUTZ ANA GIRARDOT KRISTIN SCOTT THOMAS

5^{ème} SET

UN FILM DE
QUENTIN REYNAUD



22H22, APOLLO FILMS ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT

5^{ème} SET

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR QUENTIN REYNAUD

AVEC ALEX LUTZ ANA GIRARDOT KRISTIN SCOTT THOMAS

France / 1h53 / Scope / 5.1

AU CINÉMA LE
16 JUIN

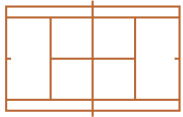
DISTRIBUTION

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
Tél. : +41 44 325 35 25
info@praesens.com



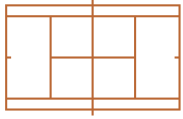
PRESSE

Diana Bolzonello Garnier Sàrl
6, rue de Genève
Case Postale 406
1225 Chêne-Bourg
Tél. : +41 22 342 05 09
mobile : +41 79 203 80 17
diana@promopresse.ch



SYNOPSIS

A presque 38 ans, Thomas est un tennisman qui n'a jamais brillé. Pourtant, il y a 17 ans, il était l'un des plus grands espoirs du tennis. Mais une défaite en demi-finale l'a traumatisé et depuis, il est resté dans les profondeurs du classement. Aujourd'hui, il se prépare à ce qui devrait être son dernier tournoi. Mais il refuse d'abdiquer. Subitement enivré par un désir de sauver son honneur, il se lance dans un combat homérique improbable au résultat incertain...



ALEX LUTZ ENTRETIEN

Comment Alex Lutz, féru d'équitation, s'est-il retrouvé dans un film, en champion d'un sport qu'il n'avait jamais pratiqué ?

La première fois que Quentin Reynaud m'a parlé de son idée d'un film autour d'un joueur de tennis, c'était en 2015, sur le tournage de *Paris-Willouby*. Mais à l'époque, son scénario, qu'il portait pourtant passionnément depuis plusieurs années, était encore en chantier et notre conversation était restée assez informelle. Après *Paris-Willouby*, nous avons continué notre route, chacun de notre côté, mais nous n'avons pas coupé les ponts. Un jour que je parlais jouer à Marseille, je le croise gare de Lyon et cette rencontre me fait un bien fou : à ce moment bien qu'étant encore dans le bonheur du César pour *Guy*, je vis une petite déconvenue à cause d'un film que j'avais très envie de faire, mais dont je venais d'apprendre qu'il ne se ferait pas. Le hasard, qui est parfois heureux, fait que Quentin et moi, non seulement prenons le même train, mais sommes dans le même wagon. Pendant le voyage, notre conversation revient évidemment sur *5ème Set*, dont il m'annonce qu'il l'a enfin achevé. Il me propose de le lire sans objectif particulier. Moi qui suis plutôt lent à la lecture, je l'avale d'une traite, et j'en ressors complètement chamboulé. J'appelle Quentin et lui dis que s'il veut bien de moi, je suis son homme pour être Thomas. Après une petite séance de terre battue ensemble, il me donne son accord, mais me prévient que le rôle va me demander beaucoup d'investissement. A ce moment-là, je ne mesure pas encore le travail que cela va entraîner.

Pourquoi avez-vous cette envie, si forte, de faire ce film ?

Je le trouve à la fois simple, radical, bouleversant. Il fait le portrait d'un homme qui vit son « chant du cygne » et ce thème de la finitude des êtres est un sujet qui me touche depuis toujours. Je l'avais déjà un peu abordé dans *Guy*. Mais Guy était dans sa vieillesse, alors que Thomas n'a pas quarante ans, ce qui, je trouve, le rend encore plus émouvant. Et puis sa façon d'exercer son métier m'évoque la manière dont j'accomplis le mien : même si lui, frappe des balles et que moi, je balance des mots, on est dans une même implication corporelle. Sur un court, il « y va », et moi, sur une scène, je ne suis pas du genre minimaliste. Mes spectacles sont très physiques : mon corps souffre, s'use et s'abîme mais le plaisir dingue que j'en tire m'empêche de fonctionner autrement ! Au fond, sur scène, je suis dans le même effort jusqu'au-boutiste que Thomas sur un court. Je vois d'ailleurs Thomas un peu comme un frère de douleur, à cette énorme différence près que ses matches lui rapportent tout juste de quoi garder la tête hors de l'eau, alors que pour ma part, ce que je perds physiquement lors de mes 200 représentations annuelles, le public me le rend au centuple.

Le comédien que vous êtes partage aussi avec Thomas de connaître la solitude...

Tous les artistes et sportifs, qui se produisent seuls devant un public réuni dans un lieu qui évoque l'arène, connaissent ce sentiment qui relève du vertige lors de leur « entrée en piste ». Donc forcément, oui, je partage aussi cela avec Thomas, comme je partage d'ailleurs aussi avec lui beaucoup d'autres choses, plus « visibles », notamment ce rituel de la concentration où, avant toute représentation, on s'accorde un temps pour entrer en soi même, se projeter, trouver la force. Mais ce ne sont pas seulement pour ses ressemblances ou ses points communs avec moi que j'ai été si bouleversé par Thomas, c'est aussi pour sa singularité : s'il est assez « banal » dans la gestion de son quotidien, il est hors norme pour tout le reste. La précision réaliste avec laquelle Quentin l'a dessiné, en fait un personnage unique grâce auquel *5ème Set* atteint, me semble-t-il une dimension universelle.



Comment expliquez-vous cela ?

Plus on est dans le souci et la précision du sujet que l'on traite, plus on accède à l'universalité. Les films qui banalisent ou restent dans l'approximation captivent rarement le public. Pour être touchés, les gens ont besoin de vérité, et cette vérité, ils la trouvent dans l'exactitude de ce qui leur est raconté. Qu'importe ensuite que certains détails leur échappent, l'émotion viendra. C'est comme les rencontres que l'on fait dans la vie. On fait parfois la connaissance de gens qui nous semblent inaccessibles parce qu'on n'en comprend ni la langue ni les coutumes, mais si on prend la peine de les découvrir, il est rare qu'ils n'arrivent pas, malgré tout, à nous toucher. J'espère que cela va être le cas pour Thomas Edison. Quentin prend le temps de nous le faire découvrir non seulement dans l'exercice, bluffant, spectaculaire, technique et tragique de son métier mais aussi dans son quotidien ordinaire de père, de mari et de fils.

Ce dévoilement de la réalité de la vie « hors court » d'un joueur de tennis est une grande première dans le cinéma de fiction. Cet aspect de *5ème Set* a-t-il joué dans votre envie d'être Thomas ?

C'est, en tous cas, celui qui m'a le plus touché, parce que c'est lui qui donne au film cette vérité que j'évoquais plus haut. Il permet de comprendre que derrière un joueur un peu insaisissable dans son comportement sur le terrain, il y a peut-être un papa, qui prend le temps de s'occuper de son enfant, un prof, qui entraîne des gamins, et un mari qui jongle avec les contrats pour finir sans « découvert » ses fins de mois. Je ne connaissais pas du tout le quotidien d'un professionnel du tennis. Si je pouvais me douter de certaines choses, par exemple, de ce que l'égoïsme ou le détachement apparent de certains joueurs peut cacher de courage et de détermination, j'étais loin de supposer à quel point, pour certains d'entre eux, il peut être vital, de maintenir leur classement mondial. Cette nécessité de monter les échelons, ou, à minima de ne pas les descendre, accentue le crescendo du suspense lors du match final du film. On a compris qu'il se joue là la survie d'un joueur.

Que *5ème Set* puise la force de son envolée finale dans le récit du quotidien, parfois si problématique, d'un tennisman lui donne un intérêt formidable, le rend inclassable.

Comment vous, qui n'aviez jamais tenu une raquette de votre vie, avez-vous réussi, physiquement, à devenir Thomas ?

Pendant quatre mois, je m'entraînais quatre heures par jours, à raison de 2 heures de sport et de deux heures de tennis à proprement parler. Le but n'était pas de me transformer en « monsieur muscles », mais de me donner une carrure et une énergie plausible de champion. Je ne parlais pas de rien. Comme je vous l'ai dit, je suis quelqu'un qui bouge beaucoup, sur scène et dans la vie, et qui a une certaine pratique sportive, mais là, il s'agissait de donner à mes mouvements, plus de souplesse, de tonicité et de rapidité. Conseillé par un coach, je me suis astreint à taper sans relâche dans des balles, en en ratant beaucoup, énormément. J'ai d'abord très très mal joué, puis mal joué. Je ne joue toujours pas bien, mais il y a un mieux (rire). Cette maladresse n'était pas grave car pour les séquences de matches ou d'entraînement, le rôle demandait essentiellement de savoir mettre, avec le maximum de naturel, trois balles dans sa poche, ou de les faire rebondir par terre, ou d'amorcer un service vraisemblable. Au fond, mon travail, sur le court relevait beaucoup de la chorégraphie. Si on regarde bien, j'ai très peu de frappes de balle dans le film et c'est tant mieux : le contraire n'aurait été ni faisable, ni vraiment raisonnable. Pour qu'à l'écran, les choses soient crédibles, j'ai surtout beaucoup travaillé sur la « mimesis » avec ma doublure, et j'ai aussi beaucoup bûché ma gestuelle hors du court. Quentin voulait qu'en me regardant me tenir, marcher, porter mon sac ou poser un grip sur ma raquette, on puisse se dire : « voilà un type qui a trente ans de tennis derrière lui ».

Et sur le plan de la psychologie, de quelle manière avez-vous « investi » Thomas ?

Thomas est resté un enfant blessé qui veut prendre sa revanche sur ses échecs et qui ne désire qu'une chose : qu'on finisse par comprendre que c'est à lui de choisir quand, justement, ce sera fini... Et pour lui, ce n'est pas fini. De ce point de vue là aussi, il tient de l'artiste. On fait ce métier avec l'ambition bien sûr de réussir, mais surtout de durer, même en sachant qu'on ne peut pas toujours surfer sur la crête du succès, les ratés-stagnations ou échecs sont toujours difficiles à digérer, d'autant plus qu'ils provoquent des déceptions dans votre entourage le plus proche. Parfois, quand vous faites le choix de votre métier, cela se passe mal avec la famille, mais il est rare qu'ensuite cette dernière ne revienne pas dans la ronde



pour vous pousser et vous soutenir, en projetant alors en vous leurs espoirs fous et leurs propres rêves. C'est tout cet échafaudage onirique qu'il s'agit ensuite de ne pas briser. Moi, par exemple, je peux jouer devant 3.000 personnes, si je ne suis pas soutenu par mes parents ou par mes proches ou si je sens que je ne leur apporte aucune fierté, c'est un chagrin gigantesque. Je suis inconsolable, comme je le suis lorsque je comprends que j'ai déçu des gens du métier que j'admire ou qui m'ont aidé à me construire. Quand ils ne me tendent pas la main, ma peine est irréparable. Thomas vit avec un chagrin de cet ordre, pire sans doute, puisqu'il a le sentiment de porter le sacrifice de sa mère qui l'a tant aimé, choyé et soutenu. Il l'a déçue, au point, lui dit-elle, de ne plus venir assister à ses matches, pour le voir les perdre. Entendre sa mère prononcer une telle phrase, doit être terrible. D'autant que, même si son constat est objectif, il est en même temps très injuste, pour cette bonne et simple raison que c'est lui, Thomas, et non le pape, qui va au charbon.

En dehors de jouer, vous écrivez et vous mettez en scène. Avez-vous été tenté d'intervenir dans le scénario et dans la réalisation de *5ème Set* ?

Quand vous avez le premier rôle d'un film, vous êtes forcément invité à la table des discussions. Avec Quentin, nous avons juste réfléchi sur la façon de densifier le personnage de la mère et de rendre plus claires les relations qu'elle a avec son fils. Mais c'est tout. Le scénario était là, dans la solidité de sa construction et la fragilité et la vérité de ses personnages. Je n'avais rien, ni à lui ajouter, ni à lui retirer. J'avais terminé sa lecture dans un état de forte émotion, ce qui m'avait d'ailleurs beaucoup surpris, car les scénarios, qui n'ont pas les ressorts stylistiques des romans, sont en général assez froids et secs. Celui de *5ème Set* était une exception. On « voyait » ce qu'il voulait dire, il donnait déjà à imaginer la beauté de son image, et à ressentir les rythmes de ses tempos. J'ai laissé les clefs à Quentin et je m'en suis entièrement remis à lui.

Tourner dans l'enceinte de Roland-Garros qui est le Saint des Saints de la sphère Tennisistique française, vous a-t-il impressionné ?

Une première, car c'en était une, s'accompagne toujours d'un chamboulement intérieur, alors oui, évidemment. Mais pour moi, dès la lecture du scénario, parce qu'il est tellement présent dans l'inconscient collectif de tous les fans de tennis, Roland-Garros était un personnage du film à part entière. Il fallait qu'on y soit. Aujourd'hui encore, je remercie Bernard Giudicelli d'avoir réussi à nous en ouvrir les portes. Je suis persuadé qu'on n'aurait pas joué de la même façon sur un terrain de terre battue lambda. Aucune reconstitution ne nous aurait apporté une telle authenticité dans l'émotion.

On a débuté le tournage par la scène du match ultime, sur le court 14 je crois, presque rempli à craquer. C'était l'acmé du film et on l'a mise en boîte dans une énergie folle, assez incroyable même. Et puis après, au fur et à mesure des jours, notre énergie a baissé. On s'est senti moins « bons » sur le court. Cela nous dérangeait jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'en réalité, on enregistrait les matches par ordre décroissant de leur importance, que plus on avançait, plus leur enjeu s'amenuisait. Inconsciemment, cette « donne » jouait sans doute sur notre psychisme. Aujourd'hui, je trouve que cette idée d'avoir tourné les matches du tournoi à rebours de l'ordre réel sert formidablement la montée en tension du film. De la part de Quentin, c'était un sacré pari. Il l'a réussi.

Comme il a réussi celui de donner le suspense d'une finale d'un tournoi du Grand Chelem à un simple match de qualification...

Pourquoi serait-il aller chercher midi à quatorze heures ? Quentin a été et est encore un grand joueur de tennis. Il a disputé des dizaines de matches, en a suivi des centaines d'autres, il connaît la musique. Il sait sur quoi se bâtit l'amour du public pour certains champions, il sait que leur notoriété n'est pas un facteur primordial, que ce qui compte surtout, c'est l'émotion que ces athlètes dégagent. Or dans son obstination si douloureuse à revenir au sommet, le Thomas de *5ème Set* en génère beaucoup. Quand un type comme lui entre sur le court pour le match de sa dernière chance, forcément, on fait bloc derrière lui. Quentin fait durer la séquence de ce match pendant vingt minutes, ce qui, sur un film d'une heure quarante, peut paraître très culotté. Mais je suis persuadé que le suspense n'aurait pas faibli si cette séquence avait duré encore d'avantage. Au fond, Quentin a fait confiance au processus sportif. Cette séquence est une preuve de l'amour qu'il porte à ce tennis qu'il a tant pratiqué. Je la trouve merveilleuse.

Quelles ont été pour vous les scènes les plus difficiles à tourner ? Les plus physiques ? Les plus psychologiques ?

Au début, lors de certaines scènes de match, j'ai eu des petites crises de panique : tout d'un coup, j'avais peur de ne pas être à la hauteur. Mais Quentin a trouvé très vite l'antidote à ces baisses de régime. Il est venu me dire que quel que soit le nombre de frappes qu'il mettrait en boîte, il ne garderait que les parfaites, et que s'il n'en restait qu'une, il s'en arrangerait ! Et il a ajouté que la seule chose qui l'intéressait, était que je sois convaincu d'être un bon tennisman. Cela a achevé de me rassurer.

Assez étrangement, ce sont les séquences médicales qui m'ont été les plus pénibles et les plus douloureuses, mais c'est sans doute parce qu'elles me renvoyaient trop à moi-même. Je suis très abîmé physiquement. J'ai été opéré deux fois du genou et j'ai un truc à une vertèbre du bas du dos. Toutes ces scènes chez le médecin où Thomas analyse lui-même les résultats de ses radios, je les ai pour ainsi dire vécues. Je sais ce qu'elles provoquent : des séismes intérieurs. La scène de renforcement musculaire chez le kiné m'a beaucoup remué aussi. Elle m'a ramené aux sensations du combat physique que je mène chaque matin pour me lever : quand j'ouvre les yeux, je suis à 8 de douleur. Même si, dans le fond, cela n'est pas très grave, c'est quand même assez angoissant... Revivre ces émotions m'a permis de mieux servir le personnage. Il fallait que le dosage soit équilibré. (rire)

C'est la première fois que vous tourniez avec Kristin Scott Thomas...

Quand on se retrouve face à une immense actrice, qui, accessoirement a une carrière internationale, on ne fait pas son malin ! J'étais comme un gamin émerveillé face à elle. Elle avait vu mes spectacles, connaissait mon travail et m'avait félicité lors des César pour *Guy*. Je n'en n'étais pas revenu. Comme le nom de famille de Thomas, Edison, a une petite consonance anglo-saxonne, j'ai évidemment pensé à elle pour jouer le rôle de la mère. Quentin a beaucoup aimé l'idée. Je l'ai donc appelée et lui ai expliqué que si son personnage n'était pas le premier du film, il était cependant d'une profondeur magnifique. Avant d'être une grande star, Kristin est une actrice curieuse et accessible : elle a accepté de lire le scénario et de rencontrer Quentin. Elle nous a donné son accord et on a été fous de joie. Jouer avec elle a été, pour moi, une expérience d'une grande richesse. Sa capacité de propositions est phénoménale, sa photogénie, incroyable et son exigence professionnelle, exceptionnelle. J'ai adoré aussi être le mari d'Ana Girardot. Elle est une comédienne dont le pouvoir d'émotion est immense. Elle sait aussi rendre visible à l'écran toutes les petites choses qu'elle fait et qui sont parfois si infimes que même son partenaire a du mal à les percevoir. Le minimalisme d'Ana est gigantesque (rire). On a adoré imaginer et construire notre petit chemin de couple qui a encore quelque chose de l'adolescence, avec l'envie de continuer à vivre ensemble au milieu des raquettes et des chaussettes de tennis, soutenu par une Fédération qui nous sert, encore de colonne vertébrale. J'espère retravailler un jour avec Ana.

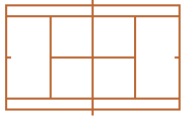
Pour en revenir à Thomas, on a l'impression qu'il est un personnage à part dans votre carrière, que pour l'interpréter vous avez choisi de vous avancer « à découvert », sans vous abriter derrière quoi que ce soit, technique de jeu, costume ou autre...

Thomas a été pour moi un rôle fondateur. Il a réveillé des blessures et les a mises à vif. Pour lui donner corps dans sa vérité, il a fallu aller le chercher dans une grande intériorité. Le voyage a été tout aussi éprouvant qu'exaltant. Si j'ai pu l'accomplir jusqu'au bout, c'est grâce à Quentin qui m'a soutenu sans relâche, avec autant de confiance que de bienveillance, et aussi avec la fermeté d'un entraîneur vis à vis d'un de ses poulains. Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir laissé être Thomas, avec ces partenaires-là. Je suis hyper content et fier pour lui. Son film ressemble au scénario qu'il avait écrit. En le tournant, il n'a pas dévié de sa route. C'est formidable. Pour moi, il est un grand réalisateur.

A votre avis, à qui s'adresse *5ème Set* ?

A tout le monde. Malgré le métier de son héros, *5ème Set* n'est pas un film de spécialiste. C'est un film sur un homme qui tâche de faire son métier, de poursuivre son rêve et qui essaie de l'atteindre contre vents et marées, avec ce que cela peut générer d'égoïsme et d'enfermement. Thomas tient de Don Quichotte. Pour aller là où il l'a décidé, il se bat contre des ennemis invisibles, mais palpables. Il a du souffle, de la poésie, de la grandeur et aussi, de la douleur à revendre. C'est un personnage magnifique d'humanité et de courage. Malgré tous ses trébuchements, il provoque une empathie énorme.





ANA GIRARDOT ENTRETIEN

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

C'est tombé un peu comme un cadeau du ciel. Il y a longtemps que j'avais envie de travailler avec Alex Lutz, et cette envie était, je crois, réciproque. Quand Quentin, que je ne connaissais pas, m'a appelée pour me proposer d'être la femme d'Alex dans son nouveau film, j'ai été folle de joie. Je n'ai pas traîné pour lire le scénario, et quand je l'ai refermé, j'ai immédiatement rappelé Quentin pour lui faire part de mon enthousiasme. J'avais trouvé son scénario formidable, à cette petite réserve près que je trouvais mon rôle d'épouse supportrice et accompagnatrice, un peu trop en retrait, un peu trop passif. Quentin m'a écoutée, et comprise. Quand je l'ai vu – il était venu avec Alex –, tout s'est passé simplement. Il a pris les notes que j'avais apportées, et m'a promis d'en tenir compte. Je n'ai pas eu à passer de casting. L'affaire a été conclue ! (rire)

Mis à part qu'il vous permettait de jouer avec Alex, qu'est-ce qui vous avait plu dans le scénario ?

Son ambiance... Il y avait dans *5ème Set* quelque chose de la manière des films anglo-américains que j'aime tant et qui allie précision, drame et comédie. Il n'y a pas de bavardage inutile, tout est efficace, mais sans aridité : les émotions y trouvent leur place. Et puis je n'avais encore jamais vu de film français évoquer les coulisses du tennis. Or le tennis est un sport qui me passionne. Je l'ai découvert il y a trois ans en me rendant à Roland Garros. Je n'y connaissais rien, et pourtant j'ai été tout de suite étonnée et subjuguée. C'est un sport qui génère du suspense : même s'ils durent des heures, ses matchs ne sont jamais gagnés. Il suffit d'une balle pour tout changer. Je suis devenue une accro de Roland Garros en particulier, et du tennis en général.

En dehors de cela, dans *5ème Set*, j'avais beaucoup aimé aussi, les relations du couple formé par le personnage d'Alex et le mien. Eve et Thomas sont deux personnes qui font le même métier. On devine qu'à un moment de leur carrière, ils se sont sans doute un peu jaloués, beaucoup même peut-être, et que ce sentiment n'a pas encore tout à fait disparu. Même si Eve a dû laisser tomber les tournois quand elle est tombée enceinte et qu'elle n'a pas repris, il est resté entre elle et Thomas une sorte de malaise : on sent que malgré l'amour qu'elle porte à son mari, malgré le respect qu'elle a pour son opiniâtreté à s'accrocher coûte que coûte, l'amertume frôle parfois chez elle la rancune. J'ai trouvé cela finement observé, et pour tout dire, assez universel. Il est courant que les relations entre un homme et une femme exerçant un métier public, aussi unis soient-ils par l'amour, finissent par se détériorer sous l'effet de ce poison qu'est l'esprit de compétition. Eve et Thomas sont ici deux sportifs. Mais j'ai trouvé en eux des similitudes avec des couples très proches de moi et qui exercent aussi une profession publique, celle d'acteur notamment.

Comment aviez-vous perçu Eve ?

Comme une championne qui porte le deuil de sa passion. Elle est douce et aimante, est une mère formidable, une épouse à l'écoute de son mari – elle comprend ce qu'il vit et subit –, mais, comme je vous l'ai dit plus haut, elle est aussi une jeune femme qui vit avec cette blessure d'avoir dû abandonner la compétition, aussi magnifique qu'elle ait été la raison pour laquelle elle a dû arrêter. J'ai adoré donner à Eve une personnalité. Elle n'est pas une femme d'arrière-plan, elle est une femme qui accompagne activement. Elle a une vraie place. Alex et moi

avons beaucoup travaillé à dessiner notre couple. A partir de son présent qui est ici raconté, nous nous sommes attachés à lui reconstituer un passé. J'espère que malgré sa fragilité adolescente, on perçoit que ce couple a vécu.

Pour jouer Eve, je n'ai pas eu besoin de m'entraîner comme Alex. Même si elle a été championne de tennis, il y a trois ans qu'elle n'a pas touché une raquette, et d'ailleurs, à aucun moment elle n'en tient une dans le film ! Pour l'interpréter, et aussi qu'elle soit crédible sur sa photo en maillot Lacoste, il suffisait juste qu'elle ait l'allure d'une ancienne sportive. Comme j'ai pas mal fait de sport et que j'ai les épaules assez larges, je me suis contentée de faire de la gym un peu plus intensément pendant les trois mois qui ont précédé le tournage. Mais je ne me suis pas aventurée sur un court. J'ai décliné l'invitation de Quentin à aller m'entraîner avec Alex, pour laisser ce dernier travailler tranquillement dans son coin. Et puis, je l'avoue : je suis nulle en tennis (rire).

C'était votre première fois avec Alex. Avez-vous tout de suite trouvé vos marques avec lui ?

Oui. Alex est un partenaire exquis. Même s'il n'arrête jamais, même s'il est complètement immergé dans son travail, il prend le temps d'être courtois et prévenant. On a tourné pendant qu'il jouait son spectacle. Il était sur scène deux heures chaque soir et devait en plus s'entraîner quotidiennement deux heures aussi avec ses chevaux. Cela ne l'a pas empêché d'être tous les matins à sept heures pile sur le plateau, avec toujours la même envie, une concentration intacte et une prévenance incroyable envers tout le monde. Le sachant auteur et réalisateur, je me demandais comment il serait avec Quentin : il n'est jamais intervenu hors de son champ strict d'acteur. Il a été pour moi un compagnon de jeu idéal. Il est disponible et vous laisse tout le loisir de vous exprimer. Il est vraiment à ce qu'il fait, calme, chaleureux et présent. Je ne l'ai jamais surpris en train de papillonner sur son portable. C'est un être qui vous hisse vers le meilleur.

Qu'est-ce qui vous a le plus épatée sur le plateau de *5ème Set* ?

La sérénité studieuse qui y a régné. C'est très agréable de travailler avec Quentin. Non seulement, ses dialogues sont ciselés, mais il vous laisse le temps de les installer. Il nous a offert cette chose de plus en plus rare sur les plateaux : le temps. Il a mis sa caméra à notre disposition, alors que souvent, c'est le contraire. Entre sa compréhension, l'écoute d'Alex et la gentillesse de l'équipe, ce tournage a été particulièrement heureux. Je me suis amusée comme jamais. Le soir je rentrais à la maison avec l'envie d'être au lendemain.

Y a-t-il eu quand même des scènes plus délicates à tourner ?

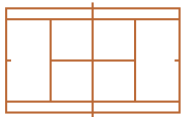
Celle où je me dispute avec Alex, et où je dois prendre l'enfant un peu brutalement en lui disant qu'on s'en va. A chaque prise, le regard de ce petit me fendait le cœur. Je me suis demandée quel impact, plus tard, cette séquence lui laisserait.

J'ai été aussi assez déconcertée par les scènes de gradins. Il fallait faire semblant de regarder un match, mais aucun jeu ne se déroulait devant nous. Je n'avais jamais fait cela. C'était assez terrorisant. (rire)

***5ème Set* fait le portrait d'un champion prêt à sacrifier, sa santé, son équilibre et sa vie de famille pour revenir au sommet, avant de tirer sa révérence. Qu'est-ce que cela vous inspire ?**

Du respect. Je trouve que cette histoire a du panache. Je n'ai pas connu de Thomas, mais celui qu'a inventé Quentin respire le vécu. Il ne triche pas. C'est ce qui le rend si émouvant.





KRISTIN SCOTT THOMAS ENTRETIEN

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Très simplement. Il y a quelques années, des amis me conseillent d'aller voir Alex Lutz sur scène, en me disant que sa drôlerie est irrésistible. N'étant pas fan de l'humour français, j'y vais un peu à reculons et j'en ressors enthousiasmée. J'ai trouvé Alex génial : ses imitations, son humour, sa gestuelle... tout était parfait. Quelques années plus tard, en allumant la télé, je tombe par hasard sur un épisode de *Catherine et Liliane*. Catherine tient à la main un hebdomadaire dont Christopher Walken fait la couverture, et je l'entends dire à Liliane : « Tu ne trouves pas que ce Christopher ressemble à Kristin Scott Thomas ? ».

J'éclate de rire. A l'époque, j'ai fait une pub pour une crème de visage où j'ai le front très dégagé. Je trouve la remarque de Catherine un peu impertinente, mais rigolote et assez juste. J'aime cette façon, intelligente et sans méchanceté, de taquiner les gens. Quelque temps encore après, je vois *Guy* et je trouve la performance d'Alex impressionnante. Il faudra la Cérémonie des César où il reçoit la statuette du meilleur comédien pour que je puisse enfin le féliciter de vive voix. Quand quelqu'un vous impressionne, par sa performance ou son talent, il ne faut pas hésiter à le lui dire. S'ils sont sincères, les compliments vont droit au cœur de celui qui les reçoit... Quand Alex a eu le scénario de *5ème Set*, il me l'a envoyé. Nous avons échangé quelques textos, avons dîné ensemble et... j'ai accepté de devenir sa mère (rire).

Connaissiez-vous le réalisateur Quentin Reynaud ?

Pas du tout, mais quand je l'ai rencontré, j'ai retrouvé en lui l'enthousiasme, l'intelligence et la finesse qu'il avait mis dans son scénario. Quand des gens correspondent à ce point à ce qu'ils écrivent, c'est la preuve de leur sincérité. Quentin ne s'est pas vraiment projeté dans le personnage de Thomas, mais il lui a donné son amour du tennis, sa force de caractère et sa grandeur d'âme. Son *5ème Set* est bâti sur de la vérité. Cela m'a donné confiance.

A part sa sincérité, qu'est-ce qui vous avait séduite dans son scénario ?

J'ai été touchée par le fait qu'il traite de la fin de carrière d'un homme de même pas 40 ans. C'est un sujet qui me touche beaucoup, parce que, chez les actrices, le cap de la quarantaine est aussi comme une sorte de petite « finitude » : il est très difficile à passer. On sent qu'on est au bout de quelque chose : on n'a plus l'âge de jouer les jeunes premières, mais on n'a pas encore celui d'entrer dans la catégorie des mères. On est entre les deux, dans un temps de vacance, comme avec un couteau sous la gorge. C'est compliqué. Il faut faire attention... Même s'il ne s'agit pas exactement de cela dans *5ème Set*, je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement entre ce que vit Thomas et ce que j'ai vécu...

J'ai aussi beaucoup aimé la façon dont étaient décrites les relations de Thomas et de sa mère, Judith. Elle a envie qu'il gagne et en même temps, elle n'y croit plus ; elle se sent responsable du ratage de sa carrière, et en même temps, ayant tout investi dans son talent, elle lui en veut de l'avoir déçue. Judith est une femme partagée entre la colère, la désillusion et la culpabilité. J'ai toujours été un peu fascinée par l'entourage amical et familial des grands sportifs. Je trouve que leur dévouement est souvent un peu suspect, border-line : ils poussent un futur champion, mais jusqu'où ? Comment ? Avec quelle réelle motivation ? Entre l'encouragement et l'assujettissement, la frontière est ténue... De ce point de vue-là, la complexité des rapports entre

Thomas et Judith était bien décrite. J'ai juste essayé de rajouter de la tendresse chez Judith. C'est un sentiment qui n'était pas très présent dans les mots mais dont j'ai perçu qu'il était là, entre les lignes. Judith n'est pas une mère froide. Si elle a été déçue par son fils, s'il lui a brisé le cœur, elle n'a jamais cessé de l'aimer.

Judith est un personnage de mère magnifique...

Oui, c'est le mot : magnifique. Judith est complexe, mystérieuse, intense et douloureuse. Elle n'a pas le rôle principal du film, mais elle en est une des clefs de voûte. Elle aide à comprendre le comportement de Thomas, son obstination et sa rage de tirer sa révérence en beauté. J'adore créer des personnages secondaires. Ils ont cinq scènes et, dès la première, il faut les faire exister, leur donner de la personnalité. A chaque fois, ce sont des paris. Depuis Quatre mariages et un enterrement, les tenter m'amuse et m'intéresse.

On imagine que vous portez une grande attention aux dialogues...

Bien sûr, ils sont essentiels. Plus le rôle est court, plus il faut qu'ils soient ciselés et signifiants. Le problème est que, parfois, ils sont trop denses, trop démonstratifs. Cela part d'un désir de bien faire chez celui qui les écrit. Mais trop d'explication tue l'émotion. L'acteur n'a plus de place pour exprimer des sentiments. Ecrire pour le cinéma est très délicat : plus le propos est bavard et personnel, moins il est facile de s'en emparer et de le faire sien... Cela n'a pas été le cas avec mon personnage de Judith. Il a juste nécessité quelques retouches pour qu'il soit plus facile à dire. Quentin l'a compris. Nous avons travaillé la main dans la main.

Vous saviez jouer au tennis ?

J'adore regarder les matches, j'aimerais savoir en jouer, mais, hélas, je ne sais pas. La dernière fois que j'ai essayé, c'était il y a une vingtaine d'années, lorsque j'ai voulu que ma fille prenne des cours de tennis. Quand j'ai saisi une raquette, le professeur n'a rien trouvé de mieux à me dire que je la tenais « à l'ancienne ». En même temps que cela m'a fait rire, cela m'a dégoûtée à tout jamais d'apprendre (rire). A l'idée d'avoir à reprendre une raquette pour le film, j'étais donc un peu terrorisée, d'autant que je n'ai pas l'esprit de compétition et qu'à part aux cartes, je me fiche de gagner. J'ai pris des cours pendant environ un mois et, à ma grande surprise, j'ai pris du plaisir à taper dans les balles. Ce petit entraînement m'a redonné l'envie de jouer. Mais j'ai très conscience de la faiblesse de mon niveau. J'en ai même toujours un peu honte ! (rire).

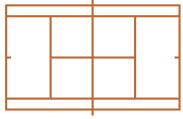
C'était la première fois que vous jouiez avec Alex Lutz...

Sa force de travail m'a impressionnée. Je m'étais demandé comment il allait faire puisqu'il n'avait jamais touché une raquette de tennis de sa vie... Il s'est entraîné comme un damné ! Quand on est face à un partenaire aussi doué, aussi exigeant, aussi concentré, cela ne peut que bien se passer. Alex et moi, avons tout de suite été dans la même connivence, on a surfé sur les mêmes vagues. Alex est un acteur précis, attentif, et perfectionniste. S'il faut faire dix prises, il les fait, sans rechigner. Parfois, il en réclamait même des supplémentaires, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Alex est un peu comme Thomas : il va jusqu'au bout pour obtenir ce qu'il veut, sans se préoccuper de ce que cela va lui coûter. Il est quelqu'un d'intègre. Il ne triche pas. Quentin non plus ne triche pas. C'était son deuxième film. Il savait ce qu'il voulait et il connaissait parfaitement son sujet. J'aime les créateurs de la trempe d'Alex et de Quentin. Avec eux, le travail est facile.

Comment appréhendez-vous 5ème Set ?

Même s'il en dévoile les coulisses, *5ème Set* n'est pas pour moi vraiment un film sur le tennis professionnel. C'est un film sur un homme au seuil de la réussite, un sportif dont on perçoit l'obstination et la bravoure mais à qui il manque ce petit truc pour arriver tout en haut du podium. Thomas est une sorte de Poulidor de la raquette... J'espère qu'on va l'aimer autant qu'on a adulé l'éternel second du cyclisme français.





QUENTIN REYNAUD ENTRETIEN

D'où vous est venue l'idée de *5ème Set* ?

J'ai toujours joué au tennis. Ce sport a bercé mon enfance. J'étais inscrit au club de Primrose à Bordeaux et, à l'âge de quinze-seize ans, j'avais atteint un assez bon niveau. Et puis, je me suis blessé à la cheville et j'ai dû m'arrêter pendant plusieurs mois. J'ai réussi à retrouver mon classement, mais à la fin de ma scolarité, j'ai quand même choisi d'abandonner la compétition. J'ai continué à jouer, mais en amateur. Parmi mes copains, certains faisaient partie des grands espoirs. Or, le tennis étant un sport impitoyable, beaucoup d'entre eux ont vu leurs espérances déçues. Ils ont pourtant continué à se battre avec une bravoure incroyable sur les courts et, en dehors, ils se sont débattus pour continuer à vivre de ce métier qu'il leur était impossible de quitter. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire sur les coulisses du tennis professionnel, sa réalité, le mental, l'abnégation et les sacrifices qu'il suppose.

J'ai commencé à écrire les premières lignes en 2011, en me disant que j'avais tout mon temps pour le développer, que rien ne me pressait.

Vous vous distinguez de la plupart des autres réalisateurs qui sont souvent guidés par un sentiment d'urgence...

J'ai un parcours atypique, je suis aussi architecte. Quand j'étais enfant, deux activités comptaient pour moi : le tennis et le cinéma. Lorsque je n'étais pas sur les courts, je tournais des films, de véritables fictions, avec mes cousins comme comédiens à l'aide d'une petite caméra canon en S-VHS et je les montais moi-même en copiant sur VHS. Mais quand j'ai eu mon bac et que j'ai décidé d'arrêter la compétition, l'opacité du milieu du cinéma m'a un peu inquiété et je me suis tourné vers l'architecture : une discipline qui nécessite d'être à la fois structuré et engagé artistiquement... c'était parfait pour moi. J'ai obtenu mon diplôme d'architecte et j'ai ouvert un cabinet, tout en continuant parallèlement à pratiquer le tennis, et à écrire des scénarios - dont celui de *5ème Set* - ...

Votre pratique de l'architecture vous a-t-elle aidé ?

Qui, de l'architecte ou du cinéaste est, chez moi, prépondérant ? Lequel nourrit l'autre ? Je serais incapable de répondre : l'architecture et la réalisation sont pour moi les deux faces d'une même pièce. Ce sont des métiers qui relèvent d'une façon de procéder presque identique. Dans les deux cas, il s'agit de matérialiser une idée, ou une histoire. Les « chantiers » ne sont pas du même ordre, les partenaires sont très différents, mais ils induisent, les uns comme les autres, un travail d'équipe, avec ses innombrables conseils, échanges et discussions, en dépit desquels, quelle que soit leur pertinence, il faut parvenir à maintenir sa vision du projet, sous peine de le voir s'écrouler ou se dévoyer. Je me suis particulièrement appliqué à maintenir ce cap sur *5ème Set*.

L'histoire de Thomas Joseph Edison respire le vécu. Est-ce la vôtre ?

Pas vraiment. A part une même passion pour le tennis, Thomas et moi ne partageons pas grand-chose. Son parcours n'a rien à voir avec le mien. Ayant stoppé la compétition avant d'être projeté dans les circuits internationaux, je n'ai pas eu à subir de grandes déceptions, et ce qu'il en coûte ensuite de courage et de souffrance pour revenir sur le devant de la scène.

En fait, pour écrire le personnage de Thomas, je me suis inspiré de plusieurs de mes amis qui, pour des raisons diverses, ne sont pas parvenus à atteindre les sommets où ils étaient attendus. Comme je vous l'ai dit plus haut, il suffit parfois d'une seule défaite pour casser une carrière. Quelque chose se brise en vous, physiquement ou mentalement, et c'est fini, vous perdez pied. Il ne faut pas grand-chose : le réveil d'une blessure récurrente, ou une perte de confiance en soi qui surgit sans crier gare, le simple ressenti d'un désamour de la part du public ou celui, plus ténu, d'une déception chez un proche... Vu de l'extérieur, ce défaitisme qui vous atteint inexorablement paraît inexplicable.

Dans 5ème Set, vous attribuez une importance capitale à la mère de Thomas. Pour quelles raisons ?

Monica Seles, André Agassi ou Steffi Graf le confirment dans leurs mémoires : aussi doué qu'on puisse l'être, devenir champion de tennis ne s'assume pas tout seul. Il y a souvent un parent derrière. Un parent qui guide, prend soin, assure, se dépense sans compter, fait chaque année des centaines de kilomètres pour vous emmener à vos matches, vous achète vos tenues, vos raquettes et vos balles, vous console dans les moments de découragement et bien sûr, vous félicite quand vous gagnez. Comme les carrières des joueurs se décident de plus en plus tôt, le sacerdoce parental dure de nombreuses années. Lorsqu'on est enfant, comment payer en retour un tel dévouement ? En décevant le moins possible, c'est-à-dire en gagnant ! Je me souviens de mon désespoir quand, gamin, je perdais un match. Je ne savais pas comment me faire pardonner. Aujourd'hui, ces souvenirs de défaites qui anéantissaient leurs sacrifices provoquent encore en moi une immense émotion et une grande nostalgie.

Pour en revenir à Judith, j'en ai fait une ex-bonne joueuse qui a choisi d'entraîner des enfants, dont le sien, Thomas. Le talent de ce dernier pré-existait-il ou l'a-t-elle façonné ? Personne, pas même elle, ne pourra répondre à cette question qui se pose à chaque naissance d'un futur champion... On saura juste, clairement, que Judith a poussé Thomas et qu'il l'a déçue, mais que malgré son désenchantement, elle a continué de l'aimer et de l'encourager, même si ce fut de manière plus lointaine... Dans l'acharnement de Thomas à réussir son come-back, Judith est un atout majeur.

Au fond, qui déclenche chez Thomas sa rage de revenir au sommet ? Est-ce Damien Thosso, le jeune joueur avec lequel il dispute l'ultime match du film et dont on le voit écouter une interview au début du film ?

Sans aucun doute. Qui d'autre aurait pu lui donner cette ardeur et cette énergie ? Damien est le nouvel espoir du tennis français. On l'annonce comme le nouveau Noah, quarante ans après, et forcément, tous les regards sont braqués sur lui.

Vingt ans auparavant, c'est sur Thomas que les regards se portaient. Il y a là un effet miroir. Pour Thomas, Damien est comme une preuve tangible de son passé, et il est aussi le premier jalon visible de sa vieillesse. Le film commence par la rencontre de ce duo-là, et il est construit sur cette dualité : grâce à un adolescent qui est pour lui comme un double du jeune garçon qu'il a été, un homme veut, quoiqu'il lui en coûte, affronter son passé pour retarder l'inéluctable : l'entrée dans un futur insupportable. Damiens existe-t-il vraiment ? Ou n'est-il qu'une projection de Thomas qui veut disputer un dernier combat contre lui-même ? Il y a là une ambiguïté que je n'ai pas eu envie de lever, car quelle que soit la réalité de l'adversaire, le tennis est un sport qui consiste toujours à se battre contre soi-même. C'est d'ailleurs cette vérité que j'exprime discrètement, de manière visuelle, dans le dernier jeu du film où Thomas et Damien s'affrontent en portant une tenue de couleur identique.

Cette obsession de rebondir à l'heure où d'autres prennent leur retraite, en se coupant de la réalité donne du mystère à Thomas...

Je ne sais pas, je vous laisse juge. En tous cas, Thomas n'est ni sympathique, ni antipathique. Je voulais juste qu'il soit un personnage qui va droit dans le mur, mais avec panache... Je ne suis même pas sûr qu'après ces éliminatoires, il arrête la compétition. Il est tellement obnubilé par sa réussite et sa revanche que son égocentrisme est devenu viscéral, ce qui ne l'empêche pas d'être en même temps un bon père, un bon mari et un bon fils. Il pense qu'il fait son job, qu'il faut lui fiche la paix, et que s'il se fait du mal, cela ne regarde que lui.

Que vous a apporté le choix de bâtir votre film autour des matchs éliminatoires ?

La dramaturgie. En général, ces tours sont des épreuves regardées par les vrais amateurs, car ils donnent lieu à des échanges pugnaces, durs la plupart du temps et passionnants, parce qu'ils sont disputés par des joueurs qui ont besoin financièrement de les gagner. Sur les courts, il y a souvent des larmes, de la douleur et parfois même, du sang. Un premier tour de « qualif » rapporte grosso modo 7 000 euros, le premier match de la compétition proprement dite environ 45 000 euros. Pour pouvoir le disputer, on vient du monde entier. Gagner ces matchs c'est l'assurance de passer une année à peu près tranquille. Les perdre, c'est l'inverse: la certitude de continuer à galérer.

Pourquoi avez-vous choisi de terminer *5ème Set* sur une balle en suspens ?

Je me suis longtemps posé cette question, et je n'ai pas su y répondre. Il y avait mille possibilités de clore le film, dont celle, romanesque, où Damien, dans un geste chevaleresque, rate exprès la balle de Thomas pour le laisser accéder au premier tour du tournoi... Mais ça ne tenait pas debout car cela aurait été un manque de respect flagrant de Damien envers Thomas. Quand on est dans une arène et que la bête est blessée, la respecter, c'est l'achever. J'ai opté pour une fin ouverte sur le rêve... On ne sait pas si Thomas va gagner...

A travers le portrait de Thomas, vous faites celui d'un joueur de tennis professionnel moyen au quotidien, et c'est très loin de l'image qu'on s'en fait...

Au tennis, pour gagner correctement sa vie, il faut être dans les 300 premiers mondiaux, avec une grosse différence de revenus entre les mieux classés, qui gagnent des dizaines de millions d'euros par an et qui font la une des magazines, et les derniers du peloton, qui s'en sortent tout juste. Au-delà, et c'est l'énorme majorité des joueurs, il est impossible de gagner correctement sa vie. On rame. S'inscrire à un tournoi est très difficile et quand on y arrive, il faut souvent payer son voyage. Il n'y a pas, ou peu, de défraiement, les dotations sont minimales, et les sponsors quasi inexistantes. Le monde du tennis n'est pas celui du foot, où le 400e joueur mondial arrive encore à toucher des millions. Il faut avoir un courage phénoménal pour persévérer dans ce sport qui est magnifique mais cruel : à moins d'être une star, on doit s'attendre à subir des centaines de petites humiliations. Chaque année, le tennis perd des licenciés. C'est cette réalité, si noire, de l'envers du décor que je voulais décrire. C'est même le cœur de mon film. De ce point de vue-là, je n'ai rien inventé. Toutes les anecdotes sont vraies.

Aucun cinéaste n'avait jamais encore réussi à tourner dans Roland-Garros. Comment avez-vous fait ?

Nous avons eu la chance d'avoir l'oreille attentive du Président de la Fédération Française de Tennis, Bernard Giudicelli. Il a bien perçu que le projet célébrait les valeurs du tennis, un peu comme *Black Swan* rendait honneur à celles de la danse classique.

Nous sommes restés quatre semaines dans ce lieu mythique, soit plus longtemps que les joueurs qui viennent y disputer les tournois. L'expérience a été formidable, techniquement et émotionnellement. Jusque-là Roland-Garros était pour moi un rêve inaccessible, pendant un mois, ce lieu est devenu ma maison.

Sur un film d'une heure quarante, vous vous offrez le culot d'accorder vingt cinq minutes à ce match final...

J'ai toujours su que mon film se terminerait par cette séquence de 7 minutes de la retransmission du dernier jeu du match. C'était comme convier la télévision au cinéma. C'est à partir de cette séquence qu'ensuite, j'ai déroulé mon scénario. Au fond je crois que je voulais inviter les gens à comprendre ce qui se passe dans la tête d'un joueur qui dispute Roland-Garros, ce pourquoi il est là, et comment il y est parvenu.

Mon but était de faire un film engagé, radical, et somme toute assez expérimental, mais en accompagnant quand même le spectateur. J'aime quand le cinéma nous propose des expériences. Quand il nous bouscule. Quand il nous questionne...

Alex Lutz est un comédien qu'on n'avait jamais vu une raquette à la main. Pourquoi lui avez-vous confié le rôle de Thomas ?

C'est une longue et belle histoire. J'avais parlé à Alex de *5ème Set* lorsqu'il avait joué dans *Paris-Willouby*, mais sans objectif particulier puisque le projet était encore à l'état d'ébauche. L'année dernière, Alex et moi nous revoyons par hasard dans un train. J'ai le scénario, achevé cette fois, dans mon sac. Je lui en confie un exemplaire en lui expliquant que je suis en recherche de la personne idoine. Il le lit par curiosité j'imagine et m'envoie aussitôt un courriel pour me dire que le personnage de Thomas l'a bouleversé. Le choix n'était pas "évident" de prime abord car j'avais envisagé un personnage plus jeune.

Nous avons longuement discuté avant de décider de collaborer ensemble sur ce film. Dès lors je me rends compte assez vite que tous les deux ont beaucoup de points communs, notamment dans leur rapport à leurs parents, leur façon, si engagée physiquement, d'exercer leur métier, et également leur ressenti, si profond, de leur solitude. En plus, l'histoire de Thomas est à peu de choses près, celle de *Guy* - qu'Alex a si bien écrite et jouée -, une histoire nostalgique de fin de vie. A cette petite différence près que Guy est octogénaire et que Thomas n'est pas encore quadra, ils nous montrent, chacun à leur manière comment affronter une fin de carrière. . .

J'ai emmené Alex sur un terrain de tennis et je lui ai expliqué que j'attends de lui qu'il devienne un joueur professionnel, pas tant dans la pratique du jeu proprement dite - pour cela, il y aura des doublures - que dans la posture qu'il devra adopter, et qui nécessitera de sa part un entraînement de 30 heures par semaine. Je le prévient que je le filmerai à nu, sans masque, dans la vérité qui est la sienne.

Alex est un acteur, un grand acteur de cabaret. Peut-être un peu de Buster Keaton dans la gestion de son corps et de son visage. Ces acteurs là se font de plus en plus rares. Sur scène, il ne fait pas dans le minimalisme. Peu importe s'il saigne ou s'il transpire, il donne tout. . . Il a travaillé le rôle de Thomas comme un fou, très durement, avec acharnement. Il a appris à tenir une raquette, à bouger, à marcher, à recevoir les balles. . . . En quatre mois, il est entré, complètement, dans le rôle.

Qu'est-ce qui vous a le plus étonné chez lui ?

Son sens de l'écoute. Alex est quelqu'un qui ne se sent pas exonéré du travail à fournir parce qu'il a reçu un César. Il s'interroge beaucoup, il cherche, et il est très perfectionniste. Pour devenir Thomas, il m'a fait une confiance totale, ce qui ne veut pas dire aveugle : il nous est arrivé d'avoir des petits différends qui ont tous été réglés sans heurts. Notre relation a été intense, forte, fructueuse et sereine. Sur le plateau, sa générosité et son attention aux autres ont fait l'unanimité.

Pourquoi avez-vous choisi Kristin Scott Thomas pour interpréter Judith, la mère de Thomas?

Judith est un des rôles phares du film. Mère du héros, elle est en grande partie à l'origine de sa personnalité et de son attitude. Elle-même a été aussi une grande joueuse et elle en a conservé l'aura. C'est un rôle complexe, d'autant plus difficile qu'il est relativement court. Pour le tenir, il fallait une comédienne exceptionnelle. C'est Alex qui a pensé à Kristin et qui l'a contactée. Quand elle a donné son accord, j'ai d'abord été fou de joie, et puis j'ai été pris par un petit vertige : quand on réalise son premier film en solo, comment dirige-t-on une star internationale qui a une telle filmographie ? Avec Kristin la réponse est arrivée assez vite : avec simplicité et précision. Il a suffi de 5 jours pour que nous nous « décryptions mutuellement ».

Elle propose plusieurs tonalités, dont toutes sonnent juste parce qu'elle est une grande actrice et il ne reste plus qu'à choisir. Kristin est une sorte de petit Stradivarius. Il faut lui faire confiance, comme elle fait confiance : elle n'est pas allée une seule fois regarder les prises au combo. Et pourtant, elle n'arrêtait pas de nous dire qu'elle n'avait jamais joué dans des habits aussi moches ! (rire).

La distance toute anglo-saxonne dont elle se pare parfois, dissimule en fait un grand sens de l'humour. Elle est très drôle. Travailler avec elle a été un régal. Ce qu'elle donne dans ce film est, je trouve, formidable.

Et Ana Girardot ?

Je l'avais découverte et adorée en 2010, dans *Simon Werner a disparu* de Fabrice Gobert. Mais pour être tout à fait honnête, quand j'ai commencé à chercher qui pourrait incarner idéalement Eve, la femme de Thomas, j'avais en tête de travailler avec une actrice non connue. Donc je dirais que nous nous sommes rencontrés avec la même prudence respective! Mais elle m'a cueilli...! Ana exprime à la fois la délicatesse et l'aplomb. Elle y va, droit, avec une justesse et un sens du jeu incroyables. Quand elle m'a demandé comment je voyais son rôle, je lui ai suggéré de penser à la Gena Rowlands d'*Une femme sous influence* et des films de Cassavetes en général. A part cela, je n'ai pas eu beaucoup à la diriger. Je crois que cette liberté lui a beaucoup plu. Ana fait exister son Eve dans toute sa complexité de femme mariée qui a renoncé à son métier pour être mère... Ana est pour moi une immense découverte et je sais désormais pourquoi je lui proposerai de refaire un film ensemble.

Quelles sont les scènes qui ont été les plus difficiles à tourner ?

Émotionnellement, celles entre Thomas et sa mère. Techniquement, celles qui étaient purement du tennis. Le dernier jeu, notamment a relevé du casse-tête. Comme il était tourné en temps réel avec des doublures, j'avais dû scénariser tous les points. Le tournage a été rock'n roll. Il y avait quelqu'un dans le stade qui criait les séquences aux doublures : « service, sur le revers, retour sur le coup droit, montée à la volée », etc... Cela, pendant les 21 points du jeu. A cause des inévitables ratés, on a dû tourner ces 21 points plus de 7 fois d'affilée. Comme il me fallait les réactions d'Alex, on a rejoué tout le match le lendemain en nous référant au montage des séquences de la veille que j'avais effectué dans la nuit. J'étais là, sur le terrain avec mon ordinateur et avec l'autorité d'un capitaine d'armée, je dirigeais Alex qui, pour être raccord avec ce qui était en boîte, ne pouvait faire autrement que d'obéir à mes ordres... que je n'avais pas le temps de justifier. A un moment, dans des images au ralenti, on voit qu'il râle. Ce n'est pas parce qu'il a raté une balle, c'est parce qu'il n'a pas de recul par rapport à ce qu'il fait ! (rire).

Pourriez-vous définir *5ème Set* ?

C'est assez difficile car il touche à plusieurs registres. C'est un film d'auteur qui s'adresse à tout le monde, un film intimiste sur le quotidien d'un joueur qui pratique un sport spectaculaire et populaire. On pourrait dire que c'est un « drame sport », mais je n'aime pas beaucoup les cases. Où, par exemple, classer *Parasites* ? Dans les thrillers ou dans les comédies ? Cela n'a pas beaucoup d'importance. Cela ne m'appartient plus.



FICHE ARTISTIQUE

Thomas

Alex Lutz

Ève

Ana Girardot

Judith

Kristin Scott Thomas

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur

Quentin Reynaud

Scénariste

Quentin Reynaud

Chef opérateur

Vincent Mathias

Directeur de production

Vincent Lefevre

1^{ère} assistante réal

Violette Echazarreta

Chef opérateur son

Stéphane Gessat

Chef monteur

Jean-Baptiste Beaudoin

Décors

Pascal Le Guellec

Costumes

Amandine Cros

Maquillage

Marie-Laure Thanneur

Musique Originale

Delphine Malaussena

Régie Générale

Laurent Perrot

Producteur

Léonard Glowinski (22H22)

En coproduction avec

Studiocanal et Apollo Films

En coproduction avec

Les Films du Cru et Cine-@

Avec la participation de

Canal + et Ciné +

Ventes Internationales

Studiocanal



